

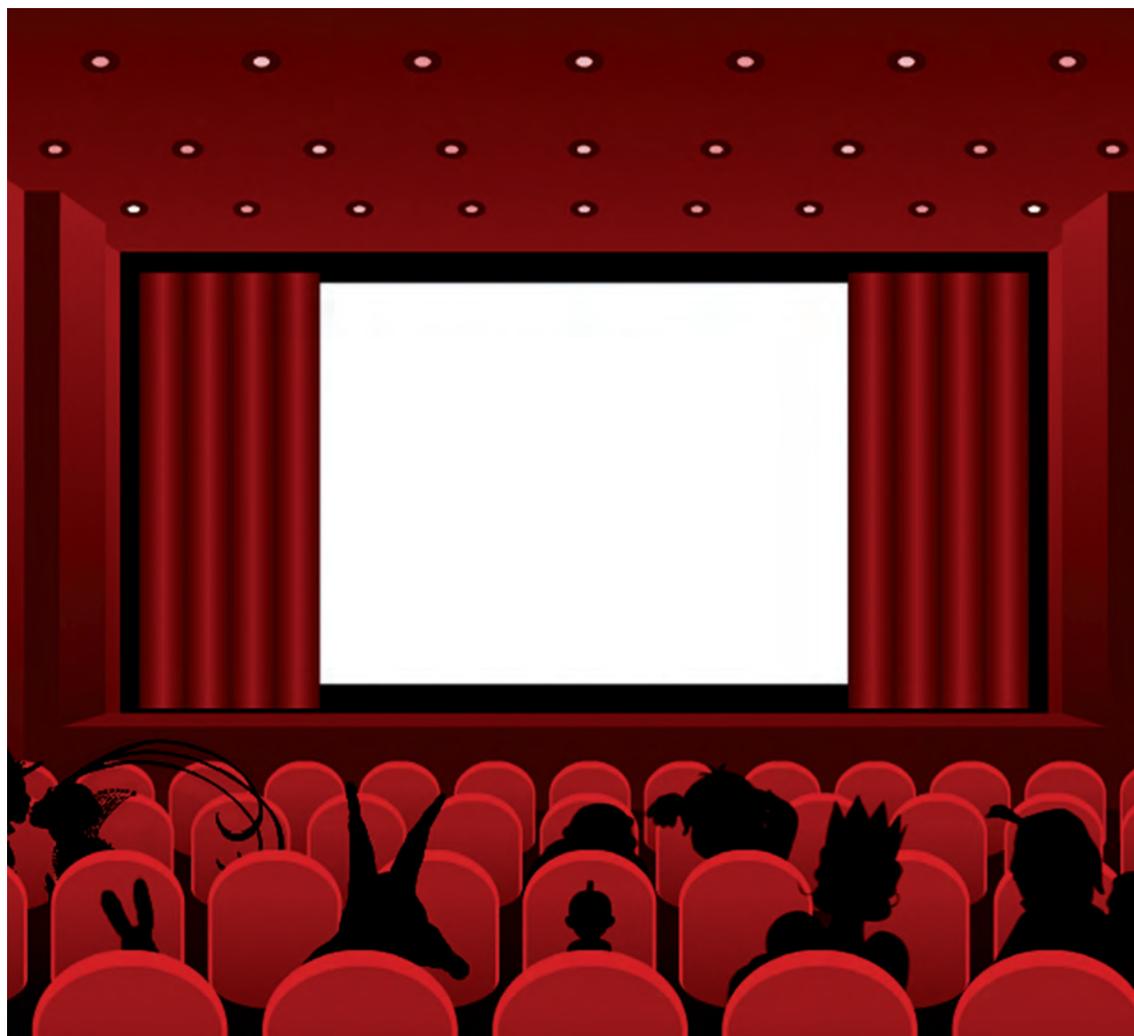
# Tous au cinéma!

ENTRETIEN AVEC YVES BOUVERET

Pour un enfant, voir un film dans une salle de cinéma est une expérience forte. Vouées plusieurs fois à une mort certaine pour cause de télévision, de DVD ou de VOD, les salles de cinéma sont pourtant bien vivantes. À l'échelle d'un territoire, comme la bibliothèque – et très souvent municipal lui aussi – le cinéma est un lieu essentiel à l'éducation artistique et culturelle. Rencontre avec Yves Bouveret, depuis 25 ans à l'œuvre en Val-d'Oise.



Page d'accueil du site de Gebeka,  
distributeur spécialisé dans le cinéma jeune public.  
<http://www.gebekafilms.com/>



Le cinéma, le dessin, la peinture, la sculpture, la dramaturgie, la littérature, la mise en scène, la poésie, le conte, la musique... Le cinéma d'animation est un art qui convoque tous les autres ou presque. Dès lors, il est une pièce essentielle dans la priorité réservée – et gardée espérons-le – à l'éducation artistique et culturelle. Un peu partout en France, des salles de cinéma associatives ou municipales se démenent pour que des milliers d'enfants voient des films de qualité dans des conditions de projection exigeantes. Elles leur proposent aussi des ateliers, des festivals, des rencontres... Au jour le jour, ces exploitants mènent un combat assez semblable à celui de tous les artisans d'un maillage culturel et artistique au plus près des jeunes tels qu'ils sont et où ils sont, qu'ils soient bibliothécaires, documentalistes ou animateurs sociaux-culturels. Nous avons voulu ajouter à ce dossier la parole d'un de ces militants du cinéma d'animation jeunesse.

Pour cela nous aurions pu rester à Paris et vous parler du Studio des Ursulines, où s'est inauguré en 1955 l'Association française des cinémas d'Art et d'essai (AFCAE) et où Florian Deleporte adresse au jeune public une programmation soigneusement travaillée, complétant cette action de terrain par une participation plus qu'active à la plateforme en ligne Benshi.

Nous aurions pu aller jusqu'à Grenoble, où Le Méliès, salle historique Art et essai, propriété de la Ligue de l'enseignement de l'Isère, s'est installée dans un écoquartier, proposant trois écrans au lieu d'un depuis 2012. Cette semaine-là, il était sans doute la seule salle française à programmer le film d'animation brésilien sans paroles d'Alé Abreu *Le Garçon et le monde*. Nous aurions ainsi pu passer à Marco Gentil, pilote de cet endroit formidable, le bonjour de Jean-François Laguionie et de Rémi Chayé, tous deux admiratifs de son travail qu'ils savent si indispensable.

Ou même pousser jusqu'aux quartiers nord de Marseille où toute l'équipe de l'Alhambra, William Benedetto en tête, mène depuis dix-huit ans une action culturelle, artistique et sociale formidable pour que ce cinéma (désormais propriété de la Ville) accueille 50 000 spectateurs par an. N'hésitant pas à financer les autobus qui permettront aux plus éloignés de venir aux projections quand la régé des

transports locaux fait défaut. Se faisant l'allié de toutes les écoles élémentaires, tous les collèges et lycée qui le souhaitent. Quittant son cinéma pour projeter en plein air au pied des tours du quartier nord *Astérix et le Domaine des dieux* (programmation 2016 de l'opération «Écran sous les toiles»).

Nous avons ainsi plus de 500 étapes possibles<sup>1</sup> mais nous nous sommes finalement arrêtés en Val d'Oise. Après avoir été le directeur-programmateur de la salle Les Toiles à Saint-Gratien (1993-2002), Yves Bouveret pilote l'association «Écran V.O» qui fédère 24 salles de cinéma indépendantes du Val d'Oise et organise le festival Image par Image. Trois semaines durant, en février, le festival accueille 20 réalisateurs et 16 000 enfants...

**RLPE : Comme les bibliothèques, les salles de cinémas qui émaillent le territoire français sont un puissant outil d'éducation artistique et culturelle. Alors que l'on a souvent cru à leur mort prochaine, elles sont là et bien là. Comment expliquez-vous cette vivacité ?**

**Yves Bouveret :** C'est une drôle de chose, une salle de cinéma, ce lieu où on vient s'émerveiller devant un grand rectangle blanc, où l'on s'assoit dans un fauteuil, où un rayon lumineux vient frapper l'écran, où l'expérience qui se déroule alors est unique. Si je prends l'exemple du Val d'Oise, nous sommes un réseau de 24 cinémas municipaux, para-municipaux et indépendants. Dans les années 1970/1980, et pour beaucoup grâce à Jack Lang, il y a eu un plan d'aide pour que les vieux cinémas de centre-ville soient rachetés par les communes. Ce réinvestissement des salles s'est doublé d'une réflexion pour qu'un public se constitue avec elles. C'est comme cela que sont apparus « Collège et Cinéma » (1980), puis « École et Cinéma » (1995), et plus récemment, région par région, « Lycéens et apprentis au cinéma » et enfin « Maternelle et Cinéma » (lancement expérimental en 2014/2015). Ce faisant, les communes ont pu créer des postes de responsable jeune public, à l'image de ce qui se passait dans les bibliothèques et médiathèques. Un peu partout, on a commencé à éditorialiser les programmations, pas juste projeter le dernier succès du box-office. Et très vite, le jeune public s'est posé comme un public prioritaire. Car il y a eu plusieurs petites révolutions.

La première a eu lieu en 1998, quand est sorti *Kirikou et la sorcière*, de Michel Ocelot. Ce film a été porté par un distributeur qui se spécialisait dans le jeune public, Gebeka. Il y a eu une prise de conscience que l'animation de création avait de l'importance, et même qu'elle pouvait avoir du succès.

La deuxième révolution, en 2000, ce sera la naissance des films du Préau. Ce distributeur revendiquait de proposer des programmes de moins d'une heure de courts métrages d'animation pour des enfants à partir de 3 ans et jusqu'à 7 ou 8 ans. D'autres distributeurs se créeront ensuite sur ce modèle. L'éducation au cinéma a ainsi pu commencer beaucoup plus tôt.

Du côté des salles, du côté des programmeurs et du côté des distributeurs, la proposition et la réception du cinéma jeune public était en profonde mutation. Des formations se sont mises en place pour accompagner cette mutation.

En parallèle, il faut retenir une autre date, celle de la sortie de *Toy Story*, en 1995, premier long métrage en images de synthèse réalisé par Pixar. Cette date correspond également à une période de relatif essoufflement des longs métrages proposés par Disney. On pouvait craindre que l'image de synthèse assèche toutes les autres formes d'animation plus fragiles ou plus expérimentales mais justement, tout ce réseau qui s'était mis en place a permis au cinéma d'animation de garder bien vivante sa diversité. Les tout-petits ont pu continuer à voir des films nourris de dessin, de sculpture, de peinture et leur éducation de spectateurs ne s'est pas résumée à l'image de synthèse. À preuve, les courts métrages et même les séries télévisées sont toujours porteuses de toutes ces techniques. Je pense par exemple à *Miru Miru*, une série produite par Folimage et réalisée par Haruna Kishi et Virginie Jallot, que l'on peut voir en ce moment sur Piwi. Si le traitement technique est numérique, la base artistique est vraiment le dessin et les épisodes sont très peu dialogués. Cette série est très différente des séries télévisuelles classiques qui ont pour habitude de pousser les curseurs à fond, que ce soit côté dialogue ou côté musique, tant on craint que les enfants ne comprennent pas le propos, souvent doublé d'une fonction ou d'un message pédagogique. À tel point que le travail de

l'imaginaire laissé au spectateur est quasiment absent. L'éducation artistique du spectateur, qui repose sur l'émerveillement, l'imaginaire, la possibilité de se perdre, a besoin de bien autre chose ! Un long métrage regardé cent fois où l'enfant attrape à chaque fois quelque chose de nouveau, de différent... Notre travail de programmation dans les salles du département ou pour le festival Image par Image, affranchi de l'idée de calendrier de sortie des films, repose sur toutes ces idées. Les œuvres n'ont pas de date de péremption.

### **C'est pour cela que vous utilisez le concept d'éditorialisation des programmations ?**

Quand j'ai repris la salle de Saint-Gratien en 1993, il sortait 5 films par semaine. Aujourd'hui il en sort 15. Pour le jeune public, on est en moyenne à une proposition par semaine. Il est important de rappeler cependant que le système français porté et défendu par le CNC est exemplaire. De la production à la diffusion, nous avons un réseau et une industrie culturelle d'excellence. Nos écrans projettent 40 % de films nationaux (et « seulement » 50 % de films américains). Le nombre de festivals (pour l'animation on pense à Annecy mais il y en a tant d'autres) est considérable.

Dans cette richesse des propositions, on « éditorialise » donc nos programmations et même nos séances. Nous réfléchissons à qui vient, par qui est accompagné l'enfant, nous indiquons des tranches d'âges... Le moteur de notre action, depuis le début, c'est vraiment de travailler le jeune public. Parce que l'on peut agir dans le cadre du public scolaire, sur les centres de loisirs et sur le public des familles. Nous avons aussi découvert qu'il était très intéressant de travailler avec les théâtres et les lieux de spectacle vivant parce qu'ils ont un savoir-faire différent du nôtre et dont nous pouvons tirer parti. Nous nous sommes rapprochés aussi, pour la même raison, des médiathèques et des bibliothèques. Et on ne dira jamais assez l'importance pour le jeune public de rencontrer les réalisateurs en chair et en os.



↖  
Affiches du festival Image par Image, 2015, 2016 et 2017.

→

*Miru Miru*, réal Haruna Kishi, Virgine Jallot © Folimage Studio / Belvision / Piwi, 2016. D.R.  
Haruna Kishi était une des invitées du festival 2017.  
Ses rencontres avec les jeunes spectateurs furent, pour elle et pour eux, un des temps forts du festival.





### Comment se mettent en place les interactions entre cinémas et médiathèques ?

Comme toujours, au-delà des institutions, c'est pour beaucoup une question de personnes. Les actions se font souvent au cas par cas. Cette année par exemple, nous avons fait des goûters cinéma avec la médiathèque de Villiers-Le-Bel (où il n'y a pas de cinéma) avec des projections de courts métrage et des ateliers avec des jouets optiques. Il y a quelques années, nous avons clôturé le festival Image par Image au cinéma Jacques Prévert de Gonesse par la projection du *Vilain Petit Canard* du russe Garri Bardine en V.O sous-titrée alors que les spectateurs avaient, pour certains, à peine 3 ans. Mais à la médiathèque de Gonesse, nos collègues ont trouvé la solution : ils ont pris dans leurs collections la version la plus simple possible du conte d'Andersen et juste avant la projection, elle a été lue à haute voix à tous les spectateurs bien installés dans la salle. La projection de 1 heure et 14 minutes s'est formidablement bien passée ! Je crois que c'est là qu'ont commencé nos séances de « Ciné-contes »... C'est comme cela aussi qu'avec une médiathèque de Pierrelaye nous avons conçu une proposition autour de 10 DVD de courts métrages (ceux de Folimage notamment) pour que, autour d'une projection ne serait-ce que de dix minutes, elle puisse agréger la lecture d'un album, et le temps d'un goûter. La proposition d'aller voir un film en salle devenait possible après cette première étape.

### Vous parlez volontiers du jeune public, mais à vous entendre on a le sentiment que vous parlez plus encore du public des tout-petits.

Les années qui précèdent l'apprentissage de la lecture sont un enjeu absolument énorme pour nous tous (et tous les professionnels de la littérature jeunesse le savent bien). La lecture de l'image, imprimée dans les livres, en mouvement dans les films, me semble être le premier enjeu de l'école maternelle. Quand l'enfant arrive à l'école élémentaire, il va se mobiliser sur l'apprentissage de la lecture et mettre de côté ses « humanités enfantines », pour reprendre les mots de Vincent Patar et Stéphane Aubier (*Panique au village* et *Panique tout court*). Seul un enfant sur dix va poursuivre un parcours dans le dessin. Le langage universel du dessin est mis de côté (en tout cas dans le système alphabétique oc-

cidental, au contraire du Japon où la frontière dessin/écriture n'est pas du tout la même). Et donc ce qui se passe entre 3 et 6 ans est indispensable : si à ce moment-là on n'est pas confronté à l'image au sens riche, complexe et poétique du terme, propre à l'émerveillement, après ce sera trop tard, ou en tout cas beaucoup plus difficile. Au passage, s'adresser aux tout-petits permet aussi de rencontrer les adultes qui les accompagnent : parents, grands-parents et animateurs. Et comme en littérature jeunesse, cela permet de faire évoluer le regard des adultes sur ce qui s'adresse aux enfants. Nombreux sont encore les adultes persuadés que les longs métrages d'animation ne s'adressent qu'aux enfants (aux contraires des courts métrages, que l'on pense destinés aux adultes). Les moments où on sent ces idées reçues vaciller sont toujours des moments forts. Je l'ai éprouvé pour la récente projection de *Louise en hiver*, où Louise, dans sa fugue et sa cabane, n'est pas seulement du côté des adultes mais aussi du côté de l'enfance, dans une grande liberté et dans une grande bienveillance. *La Tortue rouge* aussi a opéré cette rencontre, où la philosophie muette du film, entièrement portée par l'image, a été appréhendée autant par les parents que par les enfants. Là aussi, la culture des médiathèques se retrouve. La temporalité a bougé. On peut prendre le temps de rester ensemble dans un même lieu, venir avant la projection, rester plus longtemps après, pas juste déposer et reprendre un petit spectateur ou lecteur... J'ai d'ailleurs envie de croire que ce travail d'éducation rend possible l'évolution de ce qui se passe à la télévision. Je vous ai cité *Miru Miru*, mais je peux ajouter *Michel*, également proposé par Folimage. La recherche ne doit pas laisser en jachère la télévision comme le prouve constamment La Poudrière, l'école de recherche qui s'est ouverte à Valence en 1999.

Pour conclure, je crois important d'insister sur la grande fragilité que nous ressentons tous : notre travail, dont nous savons l'importance, est un travail de fond, de patience. Pas très « bling bling » en résumé. Nous avons besoin que les pouvoirs politiques qui nous gouvernent (ou nous gouverneront) partagent ce sentiment d'indispensabilité. ●

*Propos recueillis le 31 mars 2017.*

1. 557 salles du réseau des salles Art et Essai ont reçu le label « Jeune public ».